

## **Le Cavalier Noir et la Fiancée de Noël**

Lorsque, chaque fin d'été, je reviens à mon sol limousin, j'y retrouve les sources de vie qui jaillissent, toujours les mêmes, parmi les châtaigneraies de ma jeunesse. Les impressions terriennes ne vieillissent point. Elles ne souffrent pas plus la loi des modes que ne la subissent le grain de la glèbe, la densité des atmosphères et la couleur des horizons. Elles détiennent les raisons profondes de notre destin et l'explication de nos œuvres.

Il est un livre que tout écrivain rêve de rassembler pour lui seul, mais que, presque toujours, il garde dans les projets de son cœur. Cependant, quelques notes se recueillent dans un dossier intime, un chapitre ébauché prend texte d'une anecdote, d'un souvenir, d'une émotion, d'une illusion. Après un bien long temps, sortirai-je quelques-unes des écritures incomplètes du vieux cahier jauni !...



J'avais vingt ans. J'achevais des vacances d'automne dans un château corrézien dont les chers hôtes de jadis sont aujourd'hui des morts. Au repas du soir, à la veillée, on avait échangé ces fantastiques histoires où le merveilleux se compose toujours avec quelque réalité. Je regagnai ma chambre, escorté de tous ces personnages des fictions paysannes, et je ne pus m'assoupir. Ma fenêtre s'ouvrait largement dans le mystère nocturne. C'était, dans la campagne de vallonnements et de prairies, un grand silence. Le parc dormait dans les ténèbres comme dormaient les champs, les bois, toutes les choses et tous les êtres de ce pays qui m'était si familier le jour et qui me devenait tellement inconnu la nuit.

... Je me disposais à fermer la fenêtre lorsqu'un détail, infime peut-être en soi, mais dramatique pour mon imagination alertée, fixa mon regard. Tout au loin, à mi-côte, sur un filet de route pâli par un croissant de lune, une ombre, distinctement, se mouvait. Elle évoluait sans changer de place, comme une inquiétude, une souffrance, une menace. Avec un peu d'application, je distinguai ses contours et ses hachures, dans le halo de lumière livide où, achevant de se préciser, elle me parut être la silhouette double d'un homme à cheval.

Je ne crois pas beaucoup aux êtres surnaturels, hors de ma terre natale. Mais, dans mon *Limousin*, où les cendres de tant des miens sont mêlées aux racines, je suis tout de suite en société avec les fantômes et me trouve saisi par les tendresses comme par les drames du monde inaccessible.

Ainsi observai-je longtemps le cavalier noir en attente sur la route d'argent. N'était-ce point, chevauchant son coursier irréel, l'esprit malin de nos châtaigniers et de nos sources qui tourmente ou terrifie les vivants attardés? Rien de ce que j'ai pu apprendre ensuite, quand le jour se leva, ne me permit d'avoir l'explication de cette présence hallucinante dans son attitude de guet, d'identifier cet inconnu qui, à certain moment, parut tendre les bras vers notre maison endormie.

Le prêtre du village ne parut point surpris quand je lui racontai ma vision:

"Le *Drac*, me dit-il, n'apparaît que très exceptionnellement sous la forme du cavalier. Il se présente, d'ordinaire, aux errants nocturnes, comme un chien noir, comme un homme vêtu de couleur sombre, ou comme les deux à la fois. Chacun sait ici que, au dernier jour du dernier an, le chien a suivi la mère *Marioune*, une bonne moitié du chemin. Puis, "l'homme" a surgi à côté d'elle comme elle passait le pont de la rivière à l'endroit où il n'y a pas de garde-fou. Mais la femme s'est signée et le *Drac* n'a pas eu le temps de l'a jeter à l'eau... Et, si vous vous intéressez à ces histoires, je puis vous apprendre encore que le chien de *Janquet*, l'autre matin, avant le jour, a été mordu derrière l'église par un loup-garou. Heureusement que, le coq ayant chanté, le chien de *Janquet* a pu s'enfuir avant d'être mordu à mort."

Il ajouta:

"Les *Dracs*, les loups-garous, les oiseaux que l'on ne reconnaît point pour des oiseaux du pays, les cavaliers venus des ténèbres, sont enfantés par les mauvaises pensées des vivants et par les remords des ombres malignes... Il y a trop de péchés dans le monde pour que nous puissions nier les forces mauvaises qui se nourrissent du résidu des âmes et rôdent parmi nous dans un sillage de maléfices... Il est des heures où l'on voudrait battre le vent..."

Ce prêtre, crédule autant que croyant, n'était pas un simple. Son imagination se disciplinait de culture. Il avait écrit d'excellents petits livres sur l'histoire du pays. Mais il se gardait, en tremblant, contre les esprits du mal. Et, pour cette raison sans doute, il est mort, m'a-t-on appris, en sainteté.



C'est encore une nuit, non plus une nuit de *Satan*, mais une nuit divine. C'est *Noël*. Il neige! Il neige! Dieu! comme il neige! Le pays est blanc, d'un blanc de velours moelleux qui vêt les branches fines des arbres et les sarments des buissons. La *Vézère*, gelée, ouatée, fourrée, a disparu. Les quarante maisons de *Blanquefol* semblent de cocasses visages de gnomes coiffés d'hermine, des visages noirs où flambent des yeux de feu. Il neige! Il neige! Des voix de cloches rythment la danse des flocons. Ding 1 Dong ! C'est la nuit de *Noël*...

Vers l'église millénaire, dont les vitraux, tout là-haut, incendient le tertre, les gens du pays se hâtent. Ils s'en vont en groupe ou à la file, précédés de lanternes, les hommes enfouis dans leur limousine, les femmes enveloppées dans leurs capes de laine. Et ce sont, dans les sentes, des bruits de voix éclatants ou confus, des appels, des chants, des rires...

—Hé Minou!

—Je te suis, *Lionard*.

—Prends garde de m'éclairer, *Firmin*.

Je me revois, encore presque adolescent, avec l'une de ces bandes qui marchait tête baissée dans la tourmente en se donnant le bras. J'étais venu, cette année-là, vivre les heures de *Noël* dans ce village, avec quelques jeunes cousins et cousines, invités par une petite parente, guère plus âgée que nous, mais orpheline, déjà maîtresse de maison et dont tous les garçons de la famille étaient, je crois bien, amoureux. Après les trois messes, nous nous retrouvâmes dans le salon vieillot, pareil à tant d'autres salons de campagne, une vaste pièce tendue d'une étoffe jonquille et garnie de meubles assemblés au hasard des époques, bahut à tapisserie, fauteuils disparates, panoplie, portraits et médaillons, clavecin. Une horloge ancienne, en cuivre ciselé, marquait l'heure après minuit. Dans la haute cheminée de pierre pétillait un grand feu de Noël et, près du feu, se tenait, droite et fine, notre Louise, dont le visage, au-dessus de la silhouette éclairée, entrait à demi dans l'ombre mystérieusement, comme le profil des femmes de *Henner*.

Là table du réveillon avait été dressée, par la vieille servante *Marinette*, dans ce salon peuplé de chers visages disparus et dont *Louise* avait voulu faire le décor de notre réunion familiale. La lampe aux dentelles blondes éclairait le menu entre les huit couverts: les croquettes truffées, les tourtous, les crêpes à la confiture, le gâteau de châtaignes, le flacon de gibanel, toutes les bonnes choses de campagne.

—A table! ordonna *Louise*.

Mais à peine étions-nous installés que des coups heurtaient les vitres, tandis qu'au dehors, dans la neige, s'élevaient des voix grêles:

Un jeune pastre soumelhava  
Dins sa cabana tout soulet,  
Lou temps que soumelhava  
Entend un angelet.

—Les enfants de *Noël*! s'exclama *Louise*, respectueuse comme si la part qu'ils prenaient à la fête sanctifiait les chanteurs.

Et notre "grande" d'ouvrir largement la fenêtre.

—Oh! pria-t-elle, venez voir! Ils sont deux, les chers amours, deux tout petits enveloppés dans le même fichu.

Entrez vous chauffer, mes mignons.

Mais les enfants poursuivaient:

Venir t'annonsar la nouve-la  
De la naissança del Messi.

L'un de nous, le meilleur de nous, le doyen de notre jeunesse, *Roger*, se pencha hors de la fenêtre, tendit les bras et enleva, d'un coup, les deux bonshommes qu'il déposa sur le tapis du salon.

—Toi, disait *Louise*, tu es le fils à *Gagnères*; toi, tu es le fils à *Mauriçou*.

Elle les installa sur deux chaises, entre elle et le plus cher de ses cousins. *Roger* observait curieusement les petits museaux rouges sous les bonnets de coton bleu et les yeux qui, sournoisement allumés, ne quittaient pas les friandises. Mais, dès que *Louise* eut distribué aux héritiers de *Gagnères* et de *Mauriçou* de larges parts de gâteau de châtaignes, les enfants se laissèrent glisser au bas de leurs chaises et, tout en mordant la pâte dorée, se dirigèrent vers la porte.

—Comment! gronda *Roger*, avec une indignation joyeuse, ils s'en vont, maintenant, tes invités?

—Mais oui, dit *Louise* indulgente. Il leur faut bien faire tout le tour du village. N'oubliez pas les pèlerins.

Nous jetâmes sur la table nos pièces blanches (c'était le temps de l'argent et de l'or).

—Prenez, mes chéris... Remerciez tout le monde et embrassez la demoiselle. Si, je le veux. Pauvres chérubins! Ils ont leur frimousse gelée.

Dans un bruit de socques, les gamins s'enfuirent. Mais dès qu'ils furent hors du logis, nous les entendîmes clamer, avec leurs voix fausses et leur gratitude vraie, le couplet de remerciement:

Vivon lou mestra et la mestrassa  
Et l'aimable coumpanha.  
Que Dieu vous fassa bouna festa,  
Bouna festa de Nadal!

*Louise* écoutait, attendrie, et nous devinâmes que son cœur battait aux souvenirs d'autres Noël's où vivaient les visages maintenant inanimés dans les cadres du vieux salon. On perçut encore, au loin...

Un jeune pastre soumeilhava  
Dins sa cabana tout soulet...

Puis, le chœur s'affaiblit et s'éteignit tout à fait. Les petits enfants étaient entrés dans une autre maison où ils continuaient leur quête nocturne.

Je ne vous dirai point ce que fut notre veillée, mais j'en évoque souvent le chaud souvenir, délicieusement imprécis sous la patine et la poussière des ans. Nous avons, depuis l'enfance, l'habitude d'aimer cette grande jeune fille qui, dans sa maison de Noël, nous faisait, ce soir-là, un accueil tutélaire. Mais il en était un qui l'aimait encore plus que nous tous, *Roger*...

*Roger*, depuis le départ des enfants, n'avait plus prononcé de paroles. Il regardait *Louise* qui évitait son regard. Ce fut seulement à l'instant de nous séparer que l'on entendit de nouveau sa voix, plus profonde:

—Je suis sûr, *Louise*, que si tu regardais maintenant dans la cheminée de ta chambre, tu y trouverais quelque chose.

Elle dit, grave à son tour:

—Tu crois?... Je vais voir tout de suite.

Puis, comme *Roger* faisait un pas derrière elle:

—Non, attendez ici, vous tous. Je vous dirai...

Je me rappelle qu'elle fut bien vite de retour. Elle était, cette fois, très pâle, un peu tremblante, et ses yeux étaient emplis d'une joie si éperdue qu'elle semblait de l'angoisse. Ses mains tendues présentaient un écrin.

—Eh bien! fit *Roger* souriant, ce n'est qu'une bague.

Il ne faut pas pleurer pour ça.

Et voici comment, devant six témoins de vingt ans, *Roger*, orphelin, demanda, un soir de *Noël*, la main de *Louise*, orpheline.

